



FACE À LA MER, POUR QUE LES LARMES DEVIENNENT DES ÉCLATS DE RIRE

ENTRETIEN AVEC RADHOUANE EL MEDDEB

Face à la mer, pour que les larmes deviennent des éclats de rire peut être appelée une pièce autobiographique, abordée d'un point de vue sensoriel.

Radhouane El Meddeb : Cette pièce est née d'une envie viscérale de retourner dans mon pays natal, d'y passer du temps et d'y travailler avec des artistes et c'est le premier projet que j'entreprenais avec des Tunisiens en Tunisie. Mon histoire personnelle se mêle alors à celle des dix artistes avec qui j'ai travaillé, en restant à l'écoute de ce qui s'est passé chez eux ces dernières années. Je ne vis plus en Tunisie depuis vingt ans, cette distance spatio-temporelle a beaucoup changé mon rapport au pays, et lui-même a beaucoup évolué socialement, économiquement et politiquement. J'ai passé une frontière et en conséquence j'endosse le statut particulier du Tunisien qui est parti. Je suis passé du théâtre à la danse, de la Tunisie à la France, et la connaissance qu'on avait de moi avant mon départ s'est altérée, comme si j'avais perdu ma place dans l'espace culturel et artistique tunisien. J'entendais beaucoup parler de ceux qui étaient partis quand je vivais encore en Tunisie, et de la part d'abandon que ces départs comportaient. J'ai manqué des étapes politiques majeures telle que la révolution et cela a approfondi le fossé. Je n'étais pas là non plus quand mon père est décédé juste avant la révolution, il était un des liens forts entre ici et là-bas pour moi. Cette pièce peut ainsi se lire comme une quête émotionnelle, de l'ordre de la catharsis. J'ai cherché à comprendre ma cassure personnelle mais aussi les vécus et les changements qui subsistent de la révolution en Tunisie. J'ai interrogé les habitants de mon quartier, ma famille et les artistes pour entrevoir la peur qu'ils ont pu ressentir, et leur point de vue. Ils m'ont parlé de courage et d'une colère contre la dictature, de l'excitation qui était la leur en 2011 parce qu'ils étaient prêts à tout à ce moment-là. Il semblerait que le combat continue aujourd'hui, toutefois teinté d'illusions et de déceptions parce que la classe moyenne ne cesse de s'appauvrir, que le pays est presque à genoux économiquement et que la présence de l'extrémisme et de l'intégrisme y est particulièrement développée. Quand je suis parti de Tunisie en 1996, du temps de Ben Ali, elle y était faible ; elle était plus forte en Europe. Les salafistes ont une force politique et de conviction considérable, ils vont séduire les milieux isolés, populaires et pauvres, tous ces gens oubliés après la révolution. Aujourd'hui, les Tunisiens n'ont plus peur de parler et d'échanger leurs points de vue, mais leurs revendications économiques, politiques et sociales sont encore loin d'être entendues. Mon envie est de comprendre tout cela et d'analyser la distance et la douleur qui sont les miennes.

Comment traduisez-vous sur le plateau le pont entre votre double culture franco-tunisienne et l'histoire tunisienne de vos interprètes ?

J'ai commencé à danser en Tunisie mais j'ai réalisé mon rêve de danseur chorégraphe en France. Si je porte les traces d'un apprentissage français, ma culture mémorielle, elle, est tunisienne. Mon travail fusionne ces deux cultures et mon rapport au passé et au présent. Je questionne les disciplines de chacun et interroge leur rapport au réel, eux qui ont vécu la révolution de plein fouet. Et j'ai cherché comment la danse pouvait raconter toutes ces histoires et ces sensibilités, et comment ma solitude pouvait les recueillir. La pièce raconte plusieurs générations d'artistes tunisiens – danseurs, comédiens, circassiens, musiciens – qui rêvent un spectacle, ensemble.

Le titre Face à la mer, pour que les larmes deviennent des éclats de rire parle d'un espace poétique autant que d'un espace physique.

J'ai besoin de définir l'espace, de placer le corps et la chorégraphie dans un contexte, même si ce dernier est parfois défini tardivement dans le processus de création. Dans ce projet, le corps tunisien est « face à la mer », il raconte la Tunisie d'ici et de maintenant, d'hier et de demain, dans son rapport singulier à l'illusion et à la désillusion, se regardant elle-même tout en tournant ses regards vers l'Europe, par-delà la Méditerranée... Un chagrin se fait jour, le mien et le leur, dont les causes sont différentes. Sur le plateau, l'espace est vide mais ample pour mieux raconter cet horizon traditionnel et moderne, cette ouverture symbolique, ce goût de la tradition d'une culture littorale. Le bassin méditerranéen est pétri d'une histoire énigmatique, de conflits politiques et de mutations économiques, de secrets et de détresse ; la mer semble être le protagoniste de cette tourmente, lieu de tragédie et de rêve. La Tunisie, comme le Liban, entretient un lien traditionnel à l'eau, c'est un lieu de paradoxe : de purifications et de fêtes. Le soir venu, la mer deviendrait le lieu d'une échappatoire possible après une longue journée de soucis,

d'incertitudes et de débats politiques. Il est aussi question de deuils dans la pièce : mon deuil personnel et les leurs, mes larmes et les leurs, ce qui ouvre à deux explorations, l'une est intime et en profondeur, l'autre est ouverte sur l'extérieur et horizontale en quelque sorte. J'ai besoin de raconter mon malheur et mes joies parce qu'ils sont partagés partout. La pièce se termine dans les rires pour rendre hommage aux Tunisiens qui sont capables, face à la mer, de se raconter toute la détresse et tout le désordre de leur situation, pour basculer immédiatement dans le rire. *Face à la mer* raconte un trop-plein de rires, de larmes, de nourritures et de paroles.

C'est un spectacle sur l'exil et sur le retour, sur ceux qui partent et ceux qui restent, qui raconte une transformation ou une mutation.

Le peuple tunisien est un mélange de cultures et de traditions, dû à de nombreux flux de populations. Le pays s'est construit sur ces déplacements. Il n'y a pas de frontières pour moi, c'est ainsi que j'ai facilement glissé, ou « sauté », du théâtre à la danse, de la Tunisie à la France. Je passe parfois de longs mois de travail à l'étranger. J'ai envie de comprendre les soupçons projetés sur mon retour et ma présence en Tunisie. La séparation n'existe pas pour moi mais, pour eux, elle est tangible. Cette mise à l'écart est déchirante. Le regard sur l'autre, celui qui porte une différence forte est parfois assez violent, voire xénophobe. C'est pourquoi j'ai envie que ce spectacle touche au rituel, dans l'ouverture à l'autre, et que la part de rêve y soit développée. C'est la peur qui enferme dans l'acte égoïste et dans le rejet d'autrui. Mon travail questionne ces problématiques depuis quelques années, sur le fond comme sur la forme : comment le corps peut-il raconter toutes ces choses ?

Les corps s'accompagnent d'un texte monologué en tunisien.

Tout ce qui se joue au plateau est adressé au public et à la mer, c'est également le cas pour le texte. Nous questionnons notre rapport antinomique au réel, comme dans ce tableau de Magritte où les corps montent ou descendent du ciel. S'agit-il alors d'une chute ou d'une ascension ? Accompagnant le texte déclamé du comédien, la musique a une influence primordiale dans la pièce, souvent inspirée des chants traditionnels racontant les jours qui passent comme dans un moulin à vent... Les paroles des chansons évoquent les larmes, les matières (vent, terre, eau) et portent en elles une nostalgie presque larmoyante, très affectée et langoureuse. Dans cet espace sonore et visuel contrasté, les corps apparaissent, quant à eux, pleins d'une chose infime, presque invisible, une certaine suspension, comme en attente, retenus, et toujours face à la mer. C'est un spectacle qui se joue entre ciel et terre, entre peur et espoir, terre et mer, passé et futur, parce qu'on ne sait pas aujourd'hui ce qu'il adviendra de la Tunisie de demain.

Propos recueillis par Moïra Dalant



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17